



*Culture imprimée, cultures équestres
dans l'Europe moderne**

DANIEL ROCHE

ABSTRACT

The role of the horses in traditional societies is enlightened by comparative analysis of retrospective bibliographies concerning equestrian culture in France, in Great Britain, in Spain and partly in Germany (until the eighteenth century), from the Renaissance to the contemporary period. The inventory of books, their usual classification allow to see how sociocultural dynamics act in different countries; it makes clearer also functions and material, pertinent forms which organize the main interests in the world of horses and riders: usefulness, power and knowledge. Here we will reach the ambitions proposed by the Sociology of texts and those about history of cultural practices.

L'inventaire des biens de la culture équestre, la poursuite des équidés eux-mêmes, dans les sociétés modernes et contemporaines conduisent à travers des lieux, les campagnes, les villes, les routes, les palais et les fermes, les écuries et les pâturages. Ils se font de manière à évaluer des moyens et des besoins, une demande et une offre diversifiées. Ils utilisent les archives et les livres pour comprendre, de la fin du Moyen Age à la fin du monde, qui disparaît peu ou prou avec le XXe siècle, le rapport de la production aux modèles de consommation et ainsi de remettre à sa place juste l'idée permanente dans la société française et européenne que les Etats et les hommes n'ont jamais assez de chevaux. C'était, on l'a bien compris, une première incursion dans le monde des producteurs de connaissances équestres, des auteurs et de leurs ouvrages, moyens de montrer leurs pratiques et d'en mesurer les effets. La raison cavalière¹, son unité, ses divergences, s'y dévoilent à grands traits.

* On présente ici, avec les modifications et les ajouts appropriés, le chapitre 1

On les retrouve autrement, concrètement et théoriquement, dans la vie d'un modèle aristocratique et politique dont le discours s'infléchit en fonction de l'évolution des régimes de gouvernement, de l'absolutisme princier à la démocratie polyvalente, et dans celle des sociétés qui se reconnaissent en fonction de la hiérarchie distinctive rendue visible par tes chevaux et qui devient fondamentale pour le tenants des pouvoirs et les notables reconnus. A travers un style de vie urbanisé, voitures, attelages, chevaux, cavaliers, font entendre l'écho de l'utilité et de la domination cachée, mais réelle. Cette économie sociale équestre repose sur une grande intention éducative et sur une organisation de la vie, du paraître, des loisirs. Imprimés et traités en diffusent les principes et les normes que ratifient les jugements politiques construits comme expression de la société de Cour, exprimés comme langage du gouvernement des hommes, expérimentés dans la guerre *ultima ratio* de ces raisonnements, révélateurs des forces cavalières et sociales, mobilisées dans les proclamations, les controverses des militaires, les imprimés de tous genres voués à la cause cavalière.

Dans sa dimension de passion et de connaissance, d'intellectualité et de sensibilité le livre rend encore plus largement visible les objets équestres qu'ont diffusé, avec plus ou moins de vivacité, comme les manuscrits qui n'ont pas disparu, mais se sont vraisemblablement transformés. Une enquête exhaustive révélerait l'importance spécifique du ressort pédagogique, celle aussi du rapport administratif et celle de la communication privée, des correspondances aux gazettes à la main. Toutefois, entre les XVI^e et XVIII^e siècles, l'essor de la production générale du livre, et, des livres qui construisent et diffusent la culture équestre, dans ses usages fonctionnels ou non fonctionnels, autorise une compréhension large et diversifiée de l'ensemble culturel, de ses catégories d'analyse, de ses biens et de

(*Livre des Chevaux, Chevaux des Livres*) de D. Roche, *Histoire de la Culture équestre*, t. 3: *Connaissance et Passion*, A. Fayard, Paris 2015, pp. 21-54.

¹ Y. Grange, *Le cheval oublié, essai sur les aspects sociopolitiques de la relation de l'homme et du cheval en France, 1614-1914*, Thèse de doctorat en sociologie, Université de Grenoble, 1981, ex. dactylo, pp. 3-4; D. Roche, *La culture équestre de l'Occident, XVI^e-XIX^e siècle. L'ombre du cheval*, t. 1: *Le cheval moteur*, Fayard, Paris 2008, pp. 20-21; et t. 2: *La gloire et la puissance*, Fayard, Paris 2011, pp. 24-25.

leurs effets. Ces options mettent en jeu quatre dimensions conceptuelles, à l'œuvre depuis les origines, dans le projet de l'histoire sociale du culturel, recourant à des sources identiques pour, à partir des textes, en comprendre l'établissement, les forces, les tensions, ainsi traditionnellement, création consommation, populaire-lettré, dominé-dominant, écrit-oral, réel-imaginaire. Ces découpages sont actifs dans la façon de lire ce que l'on a produit pendant trois siècles autour des chevaux et des cavaliers, car on peut admettre qu'ils correspondent à des résultats temporaires et changeants dans l'évolution plus générale qu'on étudie. Rassembler les livres est une façon de faire apparaître l'organisation discursive, géographique, voire sociale, des productions concernées, et, comment, elle est dynamisée par les tensions induites activement dans sa construction comme dans sa diffusion, et, comme moyen de transformation de la civilisation européenne. Les vocables mobilisés doivent être précisés: imaginaire, représentation, mentalités et culture².

Catégories intellectuelles et sensibles de la raison équestre

Ainsi l'imaginaire équestre, déjà entrevu dans le registre politique, suppose un décalage par rapport au réel, mais en même temps, le réel est saisi à travers cet imaginaire. C'est, on s'en doute, retrouver toute la fonction de l'art et de la littérature. C'est un moyen de comprendre comment le cheval est autre chose qu'un animal ordinaire, mais aussi une façon de voir l'univers, à travers expériences et images, mythes et concepts savants longtemps nourris d'analogie. De cette catégorie relève le fabuleux qui sert à durcir cohérences et relations dans l'expérience concrète. Le rêve du Centaure puise là son énergie, les livres qui s'y intéressent en dévoilent modes et manières de transmission, niveaux de culture dans leur transformation³. Les

² *La nouvelle histoire*, sous la direction de J. Le Goff, R. Chartier et J. Revel, Retz, Paris 1978 («Les encyclopédies du savoir moderne»); C. Jouhaud, D. Ribard, N. Schapira, *Histoire, littérature, témoignage*, Gallimard, Paris 2009; J. Lyon-Caen, D. Ribard, *L'historien et la littérature*, La Découverte, Paris 2010.

³ M.A. Wagner, *Le cheval dans les croyances germaniques. Paganisme, christianisme et traditions*, Champion, Paris 2005, pp. 10-11; M. Jähns, *Ross und Reiter in Leben und*

représentations équestres concernent, elles, les figurations intellectuelles ou plastiques, cognitives et esthétiques des chevaux et de leurs usages. Ce sont déjà des catégories d'analyse à partir des objets, car montrant concrètement comportements, traditions, habitudes, visibles dans la société, dans ses mises en scène, sa mémoire. Au niveau le plus élaboré, c'est l'idée que l'on s'est faite de la relation des hommes et des équidés dans son élaboration, sa diffusion, comme on l'a mesuré dans la vision politique cavalière. Mentalité est un terme à succès, car comme le disait Marcel Proust, *tout le monde en fait, usage, mentalité me plaît, il y a comme cela des mots nouveaux qu'on lance*, car ils traduisent un besoin intellectuel dont ont rendu compte Ariès, Duby, Le Goff et Vovelle, après Lucien Febvre. Le terme conserve sa valeur si l'on admet qu'il aide à comprendre, *en système*, le continuum des croyances qui régit les attitudes face aux chevaux et les interactions sociales qui s'y révèlent dans le temps long: ici de l'âge où s'établit la société des écuyers à l'époque de son évolution décisive dans le monde contemporain. Brièvement rappelée, la mentalité cavalière, collective, interclassée, ne se confond pas avec un *esprit d'époque*, mais permet d'interroger la capacité d'un rapport au changement, les ruptures, à partir des catégories sociales et des moyens qui les produisent, et, au total, l'acceptabilité générale des énoncés de la raison cavalière⁴. Parler de culture équestre ne surprendra pas. On en a découvert quelques aspects et l'on ne peut guère en donner une définition satisfaisante. Marcel Mauss nous conseille de retenir son acception anthropologique la plus étendue, complexe social structurel regroupant coutumes, lois, normes de l'expérience individuelle et collective, de la matérialité à l'intelligence⁵. Dans le lien profond et ancien qui rassemble hommes et chevaux, le complexe culturel est une unité fonctionnelle dont les éléments sont intelligibles les uns par rapport aux autres, du symbole à l'utilité, du goût à la technique, du savoir à la

Sprache, Glauben und Geschichte der Deutschen: Eine kulturhistorische Monografie, Grunow, Leipzig 1892, 2 voll.

⁴ F.R. Lloyd, *Pour en finir avec les mentalités*, trad. franç. par F. Regnot, La Découverte, Paris 1996; et J-P. Cavaillé, *Pour en finir avec l'histoire des mentalités*, «Critique», 695, 2005, 4, pp. 285-300.

⁵ M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, P.U.F., Paris 1968, pp. 53-79 (*Les représentations*) et 365-388 (*Les techniques du corps*).

passion. En même temps, nous savons que la logique fonctionnaliste accorde une place insuffisante aux phénomènes de conscience. Effectivement, il y a des modes d'action qui sont inséparables de sentiments et de croyances, de fidélité et de tradition sensible. *Ils sont greffés sur des formes et des fonctions qui se font et se défont, elles ne sont jamais permanentes. Surtout, il n'est pas d'activités ou de groupes sociaux qui ne transcendent symboliquement la fonction qui leur est assignée... Le comportement est toujours symbole*⁶. La culture équestre peut alors se lire comme mise en évidence de séries d'événements qui, du simple au plus complexe, agissent et unissent les différents usages sociaux, ce que nous avons déjà entrevu par rapport aux besoins généraux du monde moderne et contemporain.

L'immense corpus de la littérature consacrée aux chevaux, la *bibliographie hippique*, s'offre à nous pour apprécier le passage d'un niveau à l'autre. Elle permet d'envisager les différents aspects d'une économie discursive par larges découpages dont l'ordonnancement et l'architecture laissent repérer convergences et divergences, ainsi de saisir les significations sociales et culturelles des discours circulant dans le monde des écuyers et des cavaliers⁷. A différents moments, dans des instances multiples, on peut comprendre comment on passe du monde du fortuit et de l'imprévisible, à l'ordre du prémédité et du rationnel, car les livres hiérarchisés par leur importance, rangés dans les catégories qui organisent les intérêts du monde du cheval, révèlent le flagrant délit, les avancées et les arrêts d'un mouvement pluriséculaire, ses constantes mesurables et sa croissance, ses écarts entre l'expérience et le tissu des lectures⁸.

Deux textes, correspondant à deux étapes chronologiques de la culture équestre, entre le XVII^e et le XIX^e siècle, permettent d'illustrer la logique et les directions de l'analyse. Le premier, *le dictionnaire des idées reçues* de Gustave Flaubert, n'est pas un écrit pour les cavaliers, mais une provocation de cavalier. Au terme du parcours de notre his-

⁶ Ch. Baudelot, *Introduction* à E. Sapir, *Anthropologie*, Les Éditions de Minuit, Paris 1967, pp. 18-20.

⁷ D. Khalifa, *Usage du faux, faits divers et romans criminels au XIX^e siècle*, «Annales E.S.C.», 4, 1999, pp. 1345-1362.

⁸ A. Thibaudet, *Montaigne*, Gallimard, Paris 1963, pp. 110-111.

toire, il recycle les lieux communs les plus éculés d'un esprit collectif bourgeois et la définition de la réalité y est, comme dans *Bouvard et Pécuchet*, moyen d'en interroger les limites⁹. Trois siècles auparavant, dans une prose encore nourrie d'une sensibilité baroque et sinueuse, l'*Essay des merveilles de nature et des plus nobles artifices* recense, lieu après lieu, les objets essentiels de l'univers visible cher aux lettrés et aux nobles, dans le langage qui convient et la connivence que sait établir entre lecteur et auteur, un pédagogue jésuite comme Etienne Binet¹⁰.

Pour Gustave Flaubert, entre la Normandie élèveuse et les milieux parisiens dominés par la culture des *hommes de cheval*, les chevaux sont une présence familière, utilitaire et recherchée, et une métaphore commode pour l'écriture. Pierre Marc de Biasi les a compté à travers l'œuvre où ils sont partout et aux bons moments. Pour lui, aucun doute, Flaubert sait que l'homme a été conquis par le cheval qui a délégué au cavalier sa noblesse, et que l'écrivain avec lui, a trouvé une façon d'exister et une manière d'écrire¹¹. Dans *Madame Bovary*, dont on se souvient des comices, et, dans les scènes amoureuses, les chevaux sont pour beaucoup, tant pour le fond social que pour l'atmosphère des passions. Ils sont présents dans l'*Education sentimentale* et ses querelles équestres mondaines, on les retrouve dans *Bouvard et Pécuchet*, en bref partout. Avec le *Dictionnaire, florilège des opinions chics*, sottisier de la bêtise humaine, ce sont les stéréotypes de l'opinion, les idées et les images admises, partagées, convenues, qui agissent *a contrario* des principes reconnus et bousculent le consensus du réel. En-

⁹ G. Flaubert, *Le dictionnaire des idées reçues*, in *Œuvres*, 2 voll., Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1952, t. 2, pp. 999-1023; P.M. de Biasi, *Gustave Flaubert, une manière spéciale de vivre*, Grasset, Paris 2009, pp. 17-19 et 21-33; l'auteur trouve dans la correspondance et les romans près de 300 *fragments narratifs* concernant les chevaux, dont les deux tiers dans les lettres. «Pardi la belle affaire comment s'en étonner? à l'époque le cheval occupe une place essentielle dans la vie de tous les jours, et en somme c'est comme ça depuis l'antiquité mais, ici c'est de tout autre chose: il s'agit d'amour et de passion», ce qui permet de franchir l'espace entre la culture équestre et l'écriture (p. 23).

¹⁰ E. Binet, R.P., *Essay des merveilles de nature et des plus nobles artifices*, Préface de M. Fumaroli, «Des Opérations». Association du théâtre de la ville d'Evreux, Paris 1987 (1^{ère} édition: Rouen 1627).

¹¹ de Biasi, *Gustave Flaubert*, cit., pp. 26-27 et 190-191.

tendons quelques mots célèbres parmi des dizaines. *Cavalerie, plus noble que l'infanterie cheval, s'il connaissait sa force il ne se laisserait pas conduire; viande de cheval, beau sujet de brochure pour un homme qui désire se poser en personnalité sérieuse; cheval de course, le mépriser, à quoi sert-il?; Jockey club, ses membres sont bus des jeunes gens farceurs et très riches. Dire simplement le Jockey, très chic donne à croire qu'on en fait partie.* Toutes les réalités équestres principales sont ici interpellées. Elles sont cible d'une ironie anti-bourgeoise, anticonformiste, car canonique dans les conversations communes, le *politiquement correct* d'un temps, en bref les certitudes sans critique. Toutefois, derrière l'apparence des mots, dans la férocité réelle du langage, on voit se dessiner la conformité d'une situation historique qui place le cheval et les hommes dans des logiques sociales imbriquées et essentielles. Le cheval est l'animal de la conquête de l'énergie et de l'utilité dynamisée par de multiples besoins, c'est un enjeu des institutions, haras, armée, clubs, c'est le marqueur des hiérarchies, Jockey club, cavalier, voiture, courses, et une déclinaison symbolique des relations des genres comme de la politique. De la production à la question sociale, les chevaux prolifèrent dans le *dictionnaire* comme dans la vie. Avec le révérend père Binet, personnage éminent de son temps, mais ignoré depuis, masqué par les gloires de la grande littérature¹², c'est un autre univers qui est donné à voir à travers une série de pièces d'éloquence et de morceaux de bravoures, inventaire des richesses de la langue commune et illustration des principes d'une philosophie du monde. L'art équestre participe de la décantation du langage et s'inscrit dans la panoplie des exemples livrés à l'orateur. Ainsi, dans les loisirs de l'aristocratie, les techniques saisies à travers les mots du chasseur et du veneur font écho aux divertissements habituels, le cheval qui vole dans les *voluptés cavalières* innocentes comme dans les vieilles fables que commentent les uns et les autres sur les origines du dressage par Persée, Castor ou Pollux. Dans le second ensemble important consacré à la guerre, c'est la réverbération des évolutions techniques que l'on perçoit, quand elles réorganisent le sort des armes et la tactique. Ainsi «*l'un de mes vieux Gaulois, voyant nos jeunes gens si aspres au manège des chevaux, et à fréquenter la salle*

¹² Binet, *Essay des merveilles de nature*, cit., pp. 59-86 (*La vénerie*), 181-215 (*La guerre, tirage des armes, l'artillerie, duel à cheval*) et 568-582 (*Le cheval*).

d'arme disait qu'ils apprenaient le premier pour s'enfuir de bonne grâce, l'autre pour este poltron fort honorablement»¹³. C'est, avec ironie, souligner le décalage générationnel et les lieux communs sur l'honneur chevaleresque, le courage et le changement. Dans le dernier ensemble, *le cheval*, Binet se montre fin lecteur des traités d'hippiatrie et d'art équestre dont il reprend la description traditionnelle des apparences, les traits qui caractérisent le bon et le beau cheval du seigneur, les principes généraux du dressage et l'éloge de la plus belle conquête de l'homme. L'auteur est ici en continuité exemplaire avec la tradition poétique des maîtres de la Pléiade, de Ronsard à du Bartas qu'il cite. Il connaît les grands rhétoriciens¹⁴. Il trace ainsi une cartographie de l'idéal livresque des gentilshommes et de leur société, conforme à la volonté divine et à la nature, aux antipodes de la société embourgeoisée des notables de Flaubert, mais où le cheval, placé au centre de l'univers nobiliaire, va guider durant trois siècles au-delà des fonctions utilitaires, l'attachement à la logique distinctive, dans le besoin, comme le plaisir et la puissance sociale. L'imaginaire, les représentations, les mentalités équestres traduisent l'évolution d'une culture dans l'unité et les inflexions de l'expérience. L'histoire des livres qui en cernent les contours, peut aider à voir ce qui est à l'œuvre dans le jeu des institutions, des hommes et des chevaux. Elle mesure un savoir produit, diffuse dans toute la société, discuté et remis en question. Retenons dans ce domaine qui unifie éléments matériels et intellectuels, l'hypothèse formulée par Paul Bairoch dans son analyse du rôle des équidés au cours de la révolution industrielle: le cheval est une consommation constante, à constant renouvellement à entretien permanent, ces besoins entraînant ceux de la demande. Entre l'offre et les exigences, les livres assurent une médiation pédagogique et animent les appropriations les plus diverses.

Evaluation de la production européenne

Les historiens du livre ont depuis longtemps encouragé l'analyse sta-

¹³ Fumaroli, *Préface*, cit., pp. 10-45.

¹⁴ Binet, *Essay des merveilles de nature*, cit., pp. 194-195.

tistique des imprimés, ainsi H.-J. Martin et E. Furet invitaient au même moment, à l'interrogation des bibliographies rétrospectives, moyens de comprendre l'articulation socioculturelle des savoirs¹⁵, de découvrir dans les rapports de communication rapports de force et capacité d'autonomie¹⁶. Ainsi, entre les différentes noblesses de l'âge moderne, la possession du livre, de tel ou tel type de livre, écho de la production et au-delà diffusion des ouvrages permet de saisir la fonction des arts du corps, les valeurs du paraître, et l'idéal social né d'une conversion de la relation au langage et au livre comme le montre Etienne Binet. Les manuels de la bibliographie équestre, au-delà les catalogues informatisés des bibliothèques, permettent cette pesée. On ne peut qu'en présenter des résultats temporaires, liés à l'accessibilité des sources et des dispositifs d'étude en Europe.

Plusieurs difficultés surgissent dans cette tentative. Elle souffre de l'incapacité d'atteindre les dimensions classiques de l'économie du livre, qui produit quoi, où, comment, à quel coût, qui vend et qui achète. Reconstitution globale d'une production conservée, elle combine difficilement dimensions macroscopiques et microscopiques qui exigent autres sources et autres évaluations dans la production imprimée des Etats européens. C'est malgré tout un préalable indispensable pour d'autres analyses et pour des interrogations spécifiques du commerce et de la lecture. Les bilans présentes montrent que les mouvements sont aussi à reporter dans des ensembles où l'action des imprimeurs est enclenchée, voire freinée, par de grands déplacements philosophiques et intellectuels, scientifiques et spirituels, facteurs de substitution et de changement, où le rôle des imprimés ne se réduit ni à un reflet ni à un mécanisme enregistreur. Le livre est une marchandise, mais c'est aussi un ferment enseignait déjà Lucien Febvre, et, c'est une invitation comme pour toutes les choses banalisées à mieux suivre le rapport d'une offre et d'une demande. Quand on passe du

¹⁵ H. Naïs, *Les animaux dans la poésie française de la Renaissance*, Dider, Paris 1961, pp. 11-12, 326-367, 545-559 et 608-609.

¹⁶ H.-J. Martin, *Livre, pouvoir et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, 2 voll., Droz, Genève 1999, t. 1, pp. 542-544; G. Bollème, J. Erhard, F. Furet, D. Roche (éds.), *Livre et société dans le France du XVIII^e siècle*, Mouton, Paris-La Haye 1965, pp. 3-33 (*La librairie du royaume de France au XVIII^e siècle*).

temps des livres rares à celui de l'imprimé proliférant, de l'Ancien Régime typographique à l'économie de l'industrie de l'imprimerie, on change d'échelle dans le marché et ses effets.

Au XVI^e siècle, additionnons la production de Paris à celle de Lyon, on obtient 150 à 500 ouvrages par an, vers 1650 c'est déjà plus de 300 pour les seuls titres de la capitale chaque année, et, le millier n'est largement dépassé, non sans fluctuations annuelles, qu'à la veille de la Révolution. La production va tripler dès la première décennie du XIX^e siècle, elle dépasse 7.000-8.000 titres vers 1800 et près de 15000 en 1914¹⁷. Si les statistiques sont approximatives, elles ne trompent pas quant à l'accélération d'ensemble. On sait que les principaux pays de l'Europe occidentale, non sans différence régionales et chronologiques, suivent des rythmes comparables directement associés à l'alphabétisation, à l'urbanisation, à la bureaucratisation, aux transformations sociales. Avec un taux de croissance de 100% pour un siècle, on a le droit de dire que l'imprime, dont le livre n'est qu'un élément avec les journaux, les brochures, les pamphlets, a eu un rôle décisif pour l'émancipation des connaissances. Sur trois siècles, l'évolution de la production concernant la culture équestre, se range dans un affranchissement des contraintes plus large, et, correspond à une transformation du besoin d'information pour le savoir et pour l'action¹⁸.

En même temps, le livre est devenu plus accessible, plus maniable et plus consultable, mais aussi plus obsolète. La diversité de ses fonctions est en elle-même un sujet d'interrogation qui doit tenir compte de l'évolution éditoriale et intellectuelle à l'œuvre dans les besoins. La valeur heuristique des catégories définies par les métiers du livre conserve tout son sens, mais commande d'autres interrogations qui mettent en valeur la communication sociale. La culture équestre mobilise une multitude de livres, de traités, de manuels, de brochures, de pé-

¹⁷ P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Seuil, Paris 1997, pp. 81-82.

¹⁸ *Histoire de l'édition française*, sous la direction de R. Chartier et H-J. Martin, 4 voll., Fayard, Paris 1990², t. 1: H-J. Martin, *Classement et conjonctures* (pp. 529-562); t. 2: H-J. Martin, *Une croissance séculaire* (pp. 111-125), F. Barbier, *Les innovations technologiques* (pp. 721-729), D. Bellos, *Conjoncture et production* (pp. 730-740); t. 3: F. Barbier, *Une production multipliée* (pp. 103-121).

riodiques dont la variété matérielle ne masque pas l'unité comme *genre* identifié par son objet, tout ce qui concerne la relation des hommes et des chevaux. Il fonde une *tradition* intellectuelle et technique, empirique et savante, dont la matérialisation interroge une reconnaissance sociale diversifiée, de l'honorabilité distinctive à la vulgarisation utilitaire, du sérieux au futile, de la pédagogie aux loisirs. Selon le moment et les auteurs, ses choix et ses énoncés peuvent s'additionner. Leur autonomisation traduit la définition pratique des effets, d'une intention individuelle des lecteurs et des auteurs et d'une attente collective des institutions et des publics.

On rejoint ainsi les ambitions de la sociologie des textes pour laquelle le livre est simultanément forme symbolique et objet matériel, et, appelle l'étude de la fabrication et des usages¹⁹. Restituer l'amplitude des liens qui unissent les lecteurs et les structures qui gouvernent la production imprimée et sa transmission est hors de portée dans sa totalité, et notre programme ne peut que proposer un inventaire des assises globales de l'offre, souhaiter une extension de l'enquête et du questionnaire, offrir un préalable à l'intelligibilité des lectures, des besoins qui les guident et dont l'effet principal est de faire accéder les textes à l'existence sociale, leur confère des efficacités physiques et sensibles utilitaires et symboliques, psychologiques et identitaires²⁰. Si de nouveaux lecteurs créent des textes nouveaux, comme l'affirme Mc Kenzie, la révolution permanente des imprimés équestres entre évolution formelle et attente lectoriale reste à saisir avec plus de capacité critique.

Dans la démarche, les livres, et tous les imprimés, constituent un ensemble impossible à consulter en totalité. Les bibliographies rétrospectives sont un moyen dont la précision ne correspond pas aux exigences de la bibliographie matérielle qui piste l'identité des ou-

¹⁹ *Ibid.*, t. 4: J. de Conihout, *La conjoncture de l'édition*, pp. 70-96. Entre 1890 et 1910, la production de l'imprimerie française s'est réduite en nombre de titres, mais les chiffres des tirages ont augmenté et pour affiner la reconstitution il faudrait tenir compte avec précision des rééditions. En 1909, on est à peu près assuré du chiffre de 22.000 titres pour Paris et la province.

²⁰ D.F. McKenzie, *La bibliographie et la sociologie des textes*, trad. franç. par M. Amfreville, Préface de R. Chartier, Éditions du Cercle de la Librairie, Paris 1991, pp. 10-18 et 62-64.

vrages à travers des indices multiples, de l'auteur à la matérialité des éditions. On partira de l'accessible et du plus simple, l'apparition des titres nouveaux et l'appartenance linguistique, que des sondages et des études de cas peuvent approfondir et ainsi éclairer les caractères principaux de la masse des imprimés produite. La bibliothèque réelle nous échappe, mais la méthode en livre l'esprit, les différents aspects de la culture équestre retrouvent leur cohérence et, comme le proposait Alphonse Dupront, dès 1965, *Leur vie historique*. Cinq tentatives de recensement sont offertes à notre lecture pour cette première étape et cerner le corpus²¹.

En 1887, Frédéric H. Huth propose *Works on Horses and Equitation, a bibliographical record of Hippology*. C'est un bibliophile et un collectionneur curieux qui a puisé son savoir dans les catalogues les plus divers et qui a bénéficié des richesses des bibliothèques britanniques²².

Son point de vue se veut général et il publie la liste chronologique de publications en donnant les *titres longs* des ouvrages dans leur langue, avec quelquefois mentions des éditions et de rares précisions formelles. Il a souhaité un recensement des livres européens consacrés à la science des chevaux avec des choix, l'histoire naturelle, l'élevage – sauf pour l'Angleterre – les œuvres de fiction, les livres techniques des métiers sont notoirement sous-représentés. Il y a là une première évaluation de la production des livres équestres conservés du manège à l'hippologie savante dans tous leurs aspects et que définit bien l'indexation. La bibliographie semble viser un public relevé, de connaisseurs et de praticiens qui, sauf par curiosité annexe, n'a pas besoin des occasionnels, des livrets de colportage à la vie longue comme des brochures de circonstance à la vie courte, encore moins des libelles marginaux insérés dans les débats politiques ou sociaux. Huth recense une production conforme certainement à la perception anglaise du *genus equus*, réclame par la gentry et les gentlemen riders des villes, la bonne société victorienne avec une intéressante ouverture aux ouvrages en langue étrangère.

L'initiative de l'américaine Helen B. Wells un siècle plus tard, élar-

²¹ M. Béra, Y. Lamy, *Sociologie de la culture*, A. Colin, Paris 2003, pp. 38-46.

²² B. Quaritch, Londres 1887, 439 pages: Preface, pp. V-X, Tableau I. Tous les comptes concernent les titres en l'édition.

git le recensement à l'ensemble des œuvres produites jusqu'au XXe siècle, mais elle en resserre la surface à l'art équestre et à une hippologie restreinte, elle compte ainsi 2.500 titres pour l'ensemble des presses, là où Huth en additionnait moins de 3.700, avec une identique extension linguistique. C'est une sélection drastique fondée sur une connaissance des catalogues de la majorité des grandes bibliothèques occidentales et américaines, et avec toutes les bibliographies mobilisables, ce que traduit le passage de l'*hippologie* (science de chevaux) à *horsemanship* (art de l'équitation). Elle n'a qu'occasionnellement indiqué brochures et périodiques, et elle a laissé de côté la dimension scientifique, agronomique, administrative, technique et historique. Avec ces deux recensements, on a le noyau central de la production du livre équestre, son dynamisme conjoncturel et une pesée générale relativisée. Ainsi pour le seul XVIIIe siècle français, Huth compte 123 titres et Wells 42 alors que l'on en connaît au moins 500 si on élargit l'horizon des pratiques culturelles²³.

Tableaux

I

FRÉDÉRIC H. HUTH

Bibliographie équestre (1500-1887)

Dates/Langues	Latin	Italien	Espagnol Portugais	Français	Anglais	Allemand	Divers	Total
Avant 1500	3	2	1	0	1	0	0	7
1500-1549	4	2	3	1	1	1	0	12
1550-1599	6	16	10	4	13	5	0	54
1600-1649	5	14	13	6	18	3	9	59
1650-1699	5	13	12	15	23	1	0	69
1700-1749	0	2	21	18	22	1	1	65
1750-1799	1	13	13	54	101	132	4	318
1800-1849	4	35	21	232	195	540	24	1151
1850-1887	1	76	43	580	498	588	142	1928
TOTAL	29	173	137	910	972	1271	171	3663

²³ E.B. Wells, *Horsemanship. A Bibliography of Printed Materials from the Sixteenth Century Through 1974*, Garland Publ., New York-Londres 1985; sur les 8.577 notices imprimées, 80% concernent le XXe siècle. Tableau II.

II
HELEN B. WELLS
Bibliographie équestre (1500-1899)

Dates/Langues	Latin	Italien	Espagnol Portugais	Français	Anglais	Allemand	Divers	TOTA L
1500-1549	5	3	1	1	1	2	0	13
1550-1599	4	11	12	4	4	9	0	44
1600-1649	2	9	10	12	6	8	0	47
1650-1699	5	7	7	15	13	12	0	59
1700-1749	4	8	5	16	9	10	9	54
1750-1799	1	10	14	48	33	72	1	179

III
MENNESSIER DE LA LANCE
Livres et brochures en français (avant 1500-1900)

Dates/ Thèmes	Art Equestre	%	Cavalerie Art militaire	%	Hippiatrie	%	Histoire Droit	%	Total titres	%
Avant 1500-1549	0	0	1	0	11	0	8	0	21	0,1
1550-1599	4	7,5	4	7,5	15	28,2	30	56,6	53	0,3
1600-1649	10	12,6	13	16,4	16	20,2	40	50,6	79	1,4
1650-1699	7	10,7	7	10,7	21	32,3	30	46,1	65	1,2
1700-1749	10	11,3	15	17,04	31	35,2	32	35,1	88	1,6
1750-1799	14	3,5	106	26,8	214	53,5	61	15,4	395	7,3
1800-1849	65	4,6	224	15,9	866	61,6	250	17,7	1405	26,2
1850-1900	184	5,6	523	16	1610	49,5	935	28,7	3252	60,6
TOTAL	294	5,4	894	16,6	2784	51,9	1386	25,8	5358	100

IV

ANNE SAADA

Bibliographie allemande XVIe-XIXe siècles

Date/ Thèmes	Art Equestre	Cavalerie Art militaire	Hippiatrie Elevage	Histoire Droit	Total Titres
1500-1549	0	2	8	1	10
1550-1599	1	8	3	7	24
1600-1649	6	32	10	17	65
1650-1699	9	11	20	23	63
1700-1749	8	23	40	77	148
1750-1799	17	14	187	36	254
TOTAL	41	89	273	161	564

V

AGUSTIN PALAU CLAVERAS

Bibliographie ibérique, XVe-XIXe siècles

	Art Equestre	Cavalerie Art militaire	Hippiatrie Elevage	Histoire Droit	Divers	Total
1500-1549	-	2	8	4	14	2%
1550-1599	8	-	12	11	31	4,4
1600-1649	11	5	10	12	38	5,5
1650-1699	6	1	9	17	33	4,7
1700-1749	6	5	20	12	43	6,2
1750-1799	16	2	43	30	91	13
1800-1849	6	7	62	26	101	14
1850-1900	27	17	268	27	339	49
TOTAL	80	39	432	139	690	

Les résultats obtenus par le général Mennessier de la Lance sont, bien que réduits aux impressions françaises, jusqu'en 1915-1921, incomparablement plus exhaustifs. Ce cavalier bibliophile a travaillé dans toutes les grandes bibliothèques européennes et puisé dans les ressources des institutions savantes, publiques, Ministères de la guerre

et de l'agriculture, Muséum, Ecoles vétérinaires, Ecole de Saumur, sans oublier ceux des libraires et des collectionneurs²⁴. Il a tout inventorié dans une perspective large, formellement et intellectuellement, des gros in-folio illustrés aux petits livrets politiques et satiriques. Il peut affirmer avoir tout regardé. Son point de vue généreux correspond bien à la définition de la culture de l'*homme de cheval* quand, dans la société, le cheval est encore un acteur principal. Mennessier livre vraisemblablement l'état de la production conservée jusqu'en 1900, voire vingt ans après, et seule l'informatisation des catalogues de bibliothèque permettra peut-être d'en vérifier les résultats, comme de combler les lacunes nationales dont la principale reste l'Italie²⁵. Anne Saada a, selon les mêmes principes à partir de l'inventaire informatique accessible avant 2005, recensé la production allemande moderne. Avec 564 titres, elle infime les chiffres de Huth, 143, et de Wells, 113, qu'il faut multiplier par trois ou quatre et suggère que pour comprendre la diffusion et le rôle des langues vernaculaires, un changement d'échelle s'impose²⁶.

Agustin Palau Claveras, bibliothécaire de l'Université de Madrid, complète le tableau européen avec son répertoire des *Traités* et des *textes de lois* de la péninsule Ibérique²⁷. Sa vision bibliographique est

²⁴ Mennessier de la Lance (général de), *Essai de bibliographie hippique donnant la description détaillée des ouvrages publiés ou traduits en latin et en français sur le cheval et la cavalerie*, 2 voll., L. Dorbon, Paris 1919-1921 (réimpression 1971), pp. v-ix, le sommaire des sujets va de l'achat du cheval (foires et marchés) à l'équitation, de celle-ci à la protection-compassion et aux représentations. Cf. Tableau III.

²⁵ Je remercie ici le Président de la République italienne, C.A. Ciampi, de m'avoir autorisé à travailler dans la bibliothèque de la Présidence en 2002-2003, Le catalogue, *Equitazione e Veterinaria nelle antiche opere della Biblioteca del Quirinale*, recense près de 400 volumes jusqu'au XXe siècle de toute provenance. Il rassemble l'héritage de la Maison de savoir en matière équestre jusqu'à l'installation à Rome. Cfr. R. Antonelli, *Equitazione e veterinaria nelle antiche opere della Biblioteca del Quirinale*, Bulzoni, Roma 1994 («Quaderni di Documentazione», n.s., 7); Id., *Il fondo di Ippica della Biblioteca del Segretario generale della Presidenza della Repubblica*, «Accademie e Biblioteche d'Italia», 6, 1983, pp. 25-41.

²⁶ Cfr. Tableau IV. Je remercie vivement A. Saada de sa disponibilité et de son aide jamais démenties, qui m'a confectionné en ce sens le sondage allemand.

²⁷ A.P. Claveras, *Bibliografía Hispanica de Veterinaria y Equitación anterior a 1901*, Universidad Complutense, Facultad de Veterinaria-Fundación Valdecilla, Ma-

large, en particulier en ce qui concerne l'élevage et bien sûr les jeux tauromachiques²⁸, et il a mobilisé les ressources de toutes les bibliographies antérieures comme de toutes les bibliothèques accessibles. Il rend à sa manière hommage au monument bibliographique aristocratique réalisé en 1916 par le marquis de la Torecilla où l'on retrouve images et reproductions à l'appui de la tradition aristocratique ibérique. Là où le bibliothécaire recense 690 impressions originales, le marquis comptait 553 titres. Ces deux répertoires situent bien le niveau de la culture équestre espagnole avec son attention particulière pour *l'équitation à la Ginette* et la production agronomique. Au total, la France arrive en tête pour les quatre siècles étudiés avec plus de 5.000 titres, suivie par l'Allemagne qui a pu dépasser 1.500 titres, par l'Angleterre avec au minimum un millier d'impressions, l'Espagne et le Portugal avec 700 éditions, six à sept fois plus que ce que Wells et Huth ont recensé. L'Italie devrait arriver derrière. Toutefois, cette première géographie, approximative a l'avantage de relativiser la conjoncture des transferts culturels et de tracer le cadre d'une comparaison des économies discursives mobilisées par leur production comme par leur diffusion.

La leçon majeure réside dans le constat d'un accroissement général, mais où se succède, du XVI^e siècle au XVIII^e siècle, un temps de stabilité qui est suivi d'une accélération décisive, l'apogée des livres de chevaux coïncidant avec le nombre grandissant des équidés jusqu'en 1900. En France, et en français, la corrélation lieux d'impression langue d'édition, est de l'ordre de 90%, c'est une vingtaine de titres sur le marché avant 1550, une cinquantaine jusqu'en 1600, toutes catégories confondues. Avec le XVII^e siècle, on mesure un doublement, 144 titres, le siècle des Lumières offre, lui, au public francophone, dont l'horizon est européen, presque 590 titres. Le latin ne représente sur trois siècles que 5% et n'a jamais dominé une cul-

drid 1973, cap. I: repertorio cronologico: tratades; II: Repertorio chronologico: textos legales; III: indices. Tableau V. Je remercie le docteur Alessandro Lopez Alvarez de m'avoir communiqué ce texte.

²⁸ L. Clare, *La Quintaine, la course de bague, et le jeu des têtes, étude historique et ethnolinguistique d'une famille de jeux équestres*, CNRS Editions, Paris 1983. L. Clare avait rassemblé sur ce thème un corpus monumental de plusieurs milliers de titres, resté inédit. Je le remercie de son soutien.

ture qui n'est pas centrée sur le collègue. L'accélération est nette après 1750, les imprimeurs livrent au public 80% de la production après cette date. Pour la période 1500-1800, l'Allemagne produit à peine moins de titres, 564, 700 à peine en France, avec une scansion temporelle analogue que l'on retrouve en Angleterre. Si la production est notoirement, pour cette période, sous-estimée chez Huth comme chez Wells, on remarque que le quart est date du XVII^e siècle, et les deux tiers du XVIII^e siècle. La péninsule ibérique, avec 250 éditions, reste en arrière, mais avec une faible augmentation entre 1700 et 1800, 76 titres, 30% des éditions modernes, une trentaine pour la période de cinquante ans depuis 1600. L'importance de la conversion imprimée des cavaliers au siècle des Lumières est indiscutable. Toutefois, le monde des lecteurs étroit, dispose certainement partout, d'un nombre relativement suffisant de titres, compte tenu des niveaux d'alphabétisation des classes nobiliaires et urbaines. L'Europe du Nord avec la France, se mobilise plus vite et plus largement que celle du Sud. Ce qu'il faudrait vérifier avec le nombre des éditions et des tirages. Le mouvement mesuré étant celui du renouvellement et non celui de l'ensemble de la tradition où de grands ouvrages peuvent survivre longtemps, alors que des œuvres mineures ont une existence brève. Même biaisées, les bibliographies rétrospectives laissent entrevoir trois étapes et peut-être trois hiérarchies des publics, car ces conjonctures imbriquées et sans frontières rigoureuses, coïncident avec des variations notables dans l'organisation de la production, de la consommation, laquelle est en partie sans doute cumulable, liée à la durée de vie des ouvrages.

Les conjonctures d'une production

La première phase s'infléchit à la fin du XVII^e siècle. Depuis l'aube du XVI^e siècle, avec quelques incunables importants, mais rares, l'imprimerie équestre est dominée par l'Italie qui a produit plus du quart des ouvrages européens, et l'Angleterre qui met sur le marché un bon tiers des éditions, la France avec 14%, et l'Allemagne avec 10% suivent. On retrouve là une hiérarchie admise depuis longtemps, mais qui est plus large, car elle incorpore les traités militaires,

médicaux, juridiques. Le triomphe de la France classique se construit sur des traités retransmis jusqu'au XVIII^e siècle. L'équilibre obtenu repose toutefois sur deux modèles de publications, la concentration parisienne et le renom des imprimeurs de Londres irriguent un marché national et large, la dispersion des typographies urbaines italiennes et allemandes, espagnoles et portugaises alimente un vaste réseau régional et progressivement international sans frontières de droits. Dans ces deux espaces fonctionne un double système d'échanges commerciaux et de traductions, fondement des transferts culturels des mondes de l'équitation unifiés par les usages. Le circuit commercial est très bien illustré par la diffusion des grands traités italiens à travers l'Europe du XVI^e siècle²⁹. Sur une dizaine de traités, tous ne sont pas traduits ou adaptés, *Gli ordini di Cavalcare* de Grisone, édité à Naples en 1550 est publié en français moins de dix ans après, et on en recense une dizaine d'éditions françaises avant 1610, c'est un grand classique! Ces traductions anglaises passent inaperçues, mais se retrouvent adaptées dans le livre de Thomas Blundeville, *The Foure Chiefest Offices belonging to Horsemanship*, dont E.B. Wells recense cinq éditions avant 1610, on en repère une quinzaine d'éditions en allemand et une, en 1568, en espagnol. En revanche, des livres importants de l'édition britannique, Blundeville (1565), Christophe Barker (1575), John Astley (1584), ou encore les œuvres majeures de Gervase Markham (1593) ne sont pas traduits. On ne peut que conclure à la permanence de l'italien comme média du transfert, car son rôle culturel, dans les milieux spécialisés, s'est maintenu comme il l'a fait jusqu'au XVIII^e siècle dans le domaine de la poésie ou de l'érudition. C'est une histoire qu'il faut reprendre dans une optique plus générale et comme l'a esquissé Philippe de Blaise, dans son étude de Charles Perier, le libraire parisien éditeur de Grisone, mais aussi de la *Marchalerie* de Laurent Rusé (1554), de Xénophon (1555), de Fiaschi, *Il*

²⁹ Ph. Deblaise, *De Rusius à La Broue. Itinéraire du livre équestre dans l'Europe de la Renaissance*, Philippica éd., Saint-Jean d'Angély 2002, et *Charles Périer, libraire parisien au seizième siècle. Notes biographiques et bibliographiques*, Slatkine, Genève 2010; E. Deriu, *Le cheval et la cour: pratiques équestres et milieux curiaux, Italie et France (milieu du XV^e-milieu du XVII^e siècle)*, NDE, Paris XII, 2008, 2 voll.; l'auteur (chap. 2: *Les traités équestres*) reprend les descriptions générales du genre de Grisone à Pluvinel, sans reprendre le dossier de l'édition.

Trattato dell'imbrigliare (1556 à Bologne, Paris 1564). L'itinéraire des textes est européen, mais inséparable de la conjoncture politique et religieuse, car si les intérêts équestres peuvent être consensuels, leur appropriation n'est pas innocente comme le prouve la dédicace du libraire de Grisone, Charles Perier, à François de Lorraine en 1559, avant les guerres de religion, et sa disparition dans les éditions suivantes³⁰. Il faut de surcroît tenir compte des phénomènes de relais et de la traduction indirecte totale ou partielle, le Français dès la seconde moitié du XVIe siècle jouent un rôle accélérateur, éclaircur, ou complémentaire³¹.

Sur l'ensemble de la production initiale, on aurait, si l'on traduit en chiffres de vente potentielle le tirage correspondant à la rentabilité du livre, entre 1500 et 1700, près de 200.000 à 400.000 lecteurs possibles en France seulement. Les comptages donnés par Wells et Huth pour l'Europe entière sont très certainement sous évalués, le déficit calculé à partir des chiffres de Mennessier, de Saada, de Claveras est de l'ordre en France, en Allemagne, en Espagne, de 80 à 75%, ce qui interdit toute évaluation générale. De surcroît, on sait qu'au temps du livre rare, la lecture des ouvrages et plus encore des livres informatifs et didactiques est largement partagée et étendue, on admet pour les périodiques 4 à 5 lecteurs probables³². Enfin il faudrait tenir compte des rééditions. Ainsi pour le seul Grisone, bestseller de la Renaissance équestre, on en connaît une cinquantaine, en français, anglais, allemand, espagnol, ce qui lui a peut-être assuré 100.000 acheteurs potentiels. Deux leçons s'imposent, la production renaissante cible une minorité cavalière et la diversification des besoins commence à assurer la diffusion de la raison cavalière progressivement dans la société traditionnelle plus exigeante comme le montre les catégories inventoriées.

La rupture du XVIIIe siècle est clairement visible dans tous les ta-

³⁰ Deblaise, *Charles Périer, libraire parisien au seizième siècle*, cit., pp. 23-27 et 47-48.

³¹ G. Roche, *Les traductions-relais en Allemagne au XVII siècle. Des lettrés aux sciences*, CNRS Editions, Paris 2001, pp. 11-25 et 126-137.

³² H-J. Martin, *Une croissance séculaire. Histoire de l'édition française*, t. 2, pp. 113-127. Les tirages au XVIIIe siècle, les œuvres classiques ont été le plus souvent tirées entre 1.000 et 1.8000. On se doute que les ouvrages illustrés qui exigent une mise de fond considérable ne sont amortis qu'avec un tirage plus élevé et plusieurs éditions.

bleaux et elle se fait en deux temps. Avant 1700, le lectorat européen dispose de moins de mille titres, après on peut admettre un triplement. En France, les bibliothèques conservent 218 titres au début du XVIII^e siècle, elles en ont plus de 700 en 1800. Toutefois 400 exemplaires originaux ont été produits après 1750, avec en quelques cinquante années un taux d'accroissement de l'ordre de 430%! Au même moment, la production française du livre a seulement doublé. Ce mouvement d'accélération se retrouve clairement en Allemagne, on passe de 148 titres entre 1700-1749 à 254 avant 1800. Il est confirmé en Espagne et au Portugal, 56% de la production moderne est datée du XVIII^e siècle dont 38% sorties des presses après 1750. Les tableaux de Wells et de Huth confirment cette transformation. On entrevoit ici le rôle de l'imprime, quand l'extension de la *société des Ecuyers et à Ecuyers* issue du Moyen Age, a gagné des milieux nobiliaires accrus par le service de l'Etat, l'anoblissement militaire; l'imitation distinctive aidant, le livre permet le passage d'une culture ésotérique, de diffusion étroite, liée aux Cours et aux modèles italiens, à un comportement intellectuel et matériel élargi par les modèles académiques et le spectacle urbain comme par les besoins économiques diversifiés, bien au-delà des mi lieux aristocratiques, militaires et courtisans.

La production qui est très concentrée dans le cadre des unités nationales monarchiques, ainsi à Lyon, puis à Paris pour la France, à Londres pour l'Angleterre, s'inscrit très précisément dans le cadre des grandes métropoles du livre à partir desquelles on peut connaître la diffusion des grands titres. Le *Grisone*, édité à Naples, reparait quatre fois à Pesaro, deux fois encore à Naples, deux fois à Padoue, huit fois à Venise, entre 1561 et 1661, quatre fois à Londres, douze fois à Paris, deux fois à Tournon, six fois à Augsbourg et une fois à Francfort et à Baèza. Dans cet exemple, on mesure l'effet des capitales culturelles, celui des métropoles typographiques qui lient les manifestations de l'art équestre et la mobilisation pédagogique avec l'offre éditoriale. On voit aussi le déplacement du Sud au Nord des améliorations techniques et esthétiques, car on ne peut réduire la culture équestre au seul engagement des écuyers.

Le dix-neuvième siècle européen confirme ces premiers constats topographiques, mais se caractérise par un décollage significatif d'un

changement d'échelle. Sur un total de plus de 3.660 titres, Huth en attribue 84% du premier Empire à la Troisième République, Wells 82% sur un total pluriséculaire de 2.243 fortement sous-évalué. La France confirme la rupture avec 86% d'une production totale de 5.358 titres, et l'Espagne seulement 63% sur 690. Vraisemblablement, Allemagne et Italie suivent cet essor. La masse des imprimés atteint donc un public de plusieurs millions de lecteurs potentiels: 7 millions pour l'évaluation basse de Huth et Wells, 10 millions possiblement pour la France seule. La baisse du prix moyen du livre, la transformation des formules typographiques pour étendre la diffusion en allégeant les coûts, la hausse des revenus des populations inégale mais régulière, ont contribué à favoriser cette croissance. La diffusion commerciale améliorée, la création de multiples circuits de vulgarisation, militaires et civiles, l'effet de la lecture des périodiques accrus en nombre dans le domaine spécifique comme de manière générale sont au travail dans l'effort multiplicateur. Le premier apogée de l'imprimerie de masse confirme et étend la poussée amorcée au siècle des Lumières avec l'essor des sciences et des arts et sa philosophie de la technique et du sens des besoins immédiats; elle en généralise l'efficacité au-delà des micro milieux caractéristiques de l'Ancien Régime typographique comme de la société intellectuelle traditionnelle. En France, seulement la multiplication des imprimés équestres entre 1850 et 1900 est de l'ordre de dix, celle de la production totale ne dépasse pas cinq, mais celle du roman est du même ordre, 166% d'accroissement de 1841 à 1906³³. La culture qui s'est tissée autour des chevaux pendant trois siècles est entraînée dans une même envolée qui bénéficie des transformations techniques et d'une véritable révolution du lire. L'écrit rassemble par des besoins précis, mais articulé par la *raison cavalière* permet un accès plus direct, moins médiatisé par la parole, seule du spécialiste, ici les écuyers, les techniciens, par les hippiatres, les militaires, mais d'une façon générale les *hommes de cheval*, ce qui autorise la diffusion d'une science hippique générale. Le savoir ainsi répandu n'est pas toutefois du même ordre que celui réservé à la proximité sélective des anciens temps. La culture équestre

³³ F. Barbier, *Une production multipliée*, dans *Histoire de l'édition française*, cit., t. 3, pp. 103-110; et C. Charle, *Le champ de la production littéraire*, *ibidem*, pp. 124-129.

des livres, les chevaux de papier, prouvent un effort d'abstraction qui englobe toutes les choses du banal et du quotidien, dans un procès séculaire de distinction et de science, de technique et d'application. Il passe plus qu'au siècle des Lumières par la spécialisation et la professionnalisation dont va témoigner la connaissance des classements qui organisent le commerce culture] hippologique dans ses dynamismes et ses inerties³⁴. On se doute que la perception des composantes, le rapport des parties au tout, rendent compte des recoupements, de la vitalité des traditions, de la mesure des usures, du classement à son esprit. On y repère des ordres hiérarchisés d'investissements et de réflexion, et au-delà des effets intellectuels, des pratiques et des milieux mobilisés, au total une approche plus intime de la vie, celle de l'expression collective mise en valeur par ses intérêts et ses thèmes, horizon nécessaire du singulier subtil des contenus³⁵.

Composition et variations catégorielles, XVIe-XIXe siècles

Quatre rubriques principales composent et rassemblent l'essentiel de la production imprimée. On les retrouve, déjà, opératoires, dans le regroupement des indices présentés dans les bibliographies rétrospectives, mais dans l'addition de multiples rubriques, qui se diffusent aussi dans les classements des libraires et des bibliothécaires de l'Ancien Régime, à l'époque contemporaine. Cette librairie imaginaire est dispersée dans l'inventaire général de la production qui a fait l'objet des analyses des historiens du livre et qui a permis de mesurer les grands traits de l'économie bibliographique et de comprendre les principaux changements d'assiet-te du savoir³⁶. Toute une part se

³⁴ A. Dupront, *Livre et culture dans la société française du 18^e siècle. Réflexion sur une enquête*, dans *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, cit., pp. 185-238, plus particulièrement pp. 222-226.

³⁵ *Ibidem*, p. 207.

³⁶ Furet, *La librairie du royaume de France au XVIII^e siècle*, dans *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, cit., pp. 14-17; H-J. Martin, *Livre, pouvoir et société à Paris au XVII^e siècle, 1598-1701*, 2 voll., Droz, Paris-Genève 1969, t. 1, pp. 61-87 et 89-95; R. Chartier, *Une production séculaire*, dans *Histoire de l'édition française*, cit., t. 1, pp. 526-527, et H-J. Martin, *Classements et conjonctures*, *ibidem*, pp. 529-560.

retrouve dans les sciences et arts, les jeux d'exercice et de divertissement des *Arts spécialisés* des catalogues, dans les sciences, et, bien sûr, dans les catégories multiples, de la religion aux belles lettres, de l'histoire au droit. L'on reconstitue ainsi une nomenclature spécifique qui témoigne de des savoirs équestres et des pratiques usuelles. Elle peut servir de cadre à une analyse du discours dont la formalisation a changé pendant quatre siècles, mais les catégories principales se répondent dans les productions nationales avec peu de différence. Elles sont en tout cas instrumentalisables à partir des index du Huth ou du Wells, de Mennessier de la Lance comme de Claveras³⁷. Des regroupements dictés par les recoupements des indices et la proximité indiscutable des contenus qu'ils autorisent, le maniement matériel et l'accès direct à plus de 6.000 ouvrages et à leurs éditions différentes étant exclus, sont justifiés, car ils mettent en évidence l'articulation des fonctions sociales de la *raison cavalière*.

En tête, l'art équestre correspond à la théorie des académies et des manèges, à tout ce qui enregistre l'évolution des techniques corporelles et de leur transmission, du dressage à l'éducation du cavalier et des cavalières. C'est le lieu, où, on l'a vu, les traités énoncent les gestes de la domination et de la discipline des chevaux et l'expression d'un pouvoir distinctif, d'un commandement des bêtes et des hommes. C'est certainement, malgré son ésotérisme esthétique et

³⁷ Huth, *Works on Horses and Equitation*, cit., pp. 373-439; nous donnons à titre d'exemple la table d'orientation: Breeding, Equitation and Stables, Racing, Horse Foot, Shoes, Harness, Bits and Biting, Driving, Coachbuilding, Uses after Death; Laws Warrantry; Natural History; Cavalry, Veterinary; Chase; Age of Horse, Stable-Architecture; Artistic; Mules; Brands; Chariot; Bibliography. De même, avec Mennessier de la Lance, nous avons: achats; foires; alimentation; âne et équidés divers; archéologie, histoire; attelage, conduite, tirage, embarras, train; cavalcades (fêtes); cavalerie, histoire, mémoires, techniques, règlements, biographies, instructions; courses; dictionnaires; écuries, équitations, dressage, mécanisme, voltigée, histoire, équitation des dames; fantaisie, facéties, romans, curiosités; haras, élevages, remonte, races...; harnachement, sellerie, embouchures, éperon hippologie; hippophagie; jurisprudence; médecine, vétérinaires, hippiatrie, hygiène, pansage, ferrure et pied, ouvrages populaires; paléontologie; périodiques; postes aux chevaux; protection; représentation, iconographie. Pour Wells: *Horsemanship*, cit., pp. 277-282; pour Claveras, *Bibliografía Hispanica de Veterinaria y Equitacion*, cit., pp. 149-151.

pratique, ce qui caractérise le plus fortement l'image sociale de l'équitation, ce qui, aux yeux du vulgaire, définit l'expression *faire du cheval*, qui masque le contexte d'un apprentissage complexe des manières de *monter à cheval*. C'est certainement l'instance où s'exprime la société des écuyers et où s'entendent les débats qui la traverse du XVIIe au XIXe siècle³⁸. La cavalerie et l'art militaire regroupent avec ses instructions, ses règlements, ses définitions tactiques et ses réflexions stratégiques le second thème, où se rassemblent les besoins techniques portés par les combattants à cheval et tous ceux qui mobilisent les équidés dans la révolution militaire moderne. Armes trop vite identifiées avec la seule noblesse, mais instruments efficaces des pouvoirs d'unification et de commandement des États, les cavaleries ont nourri des traditions intellectuelles spécifiques dans la manière de penser l'*Art de la guerre*, elles alimentent les discussions des états-majors, des institutions militaires, des écoles de guerre, comme elle fournit acteurs et interlocuteurs de l'art équestre, arguments à l'opinion.

L'hippiatrie, l'art vétérinaire, le vaste domaine de l'élevage et des soins, les contraintes naturelles et les choix empiriques et savants, les nécessités de la protection, les écuries et tout ce qui contribue à l'efficacité technique de la mobilisation équestre, les harnachements et les équipements, constituent un troisième ensemble homogénéisé par la manière de rentabiliser une action. Maréchalerie, hippiatrie, art des médecins vétérinaires, des cochers, des métiers divers s'y retrouvent qui collaborent bus à la *Science hippique générale*. Elle est illustrée au XIXe siècle, et unifiée, par l'action des écoles spécialisées, et elle dialogue avec le monde des zootechniciens que mobilisent l'accroissement des besoins en énergie et la recherche de l'efficacité des attelages³⁹. Le baron de Curnieu, éleveur, hippologue, professeur à l'école des haras, helléniste traducteur de Xénophon, militaire et un temps membre de l'état-major, écuyer expert, passionné de manège, anglophile, bibliophile, propriétaire fonder, peut illustrer par son œuvre la cohérence d'une catégorie à travers sa diversité, une lecture

³⁸ J.-P. Digard, *Une histoire du cheval. Art, techniques, société*, Actes Sud, Arles 2004, pp. 149-178.

³⁹ *Ibidem*, pp. 172-174.

communément reçue, la conscience de la complexité d'un monde⁴⁰. L'hippologie utile s'affirme par rapport aux besoins légitimés pour le service économique, militaire, politique, encadrée par le développement général des sciences médicales et naturelles. Son mouvement caractérise la transformation progressive d'un monde lié à *l'omniprésence du cheval*⁴¹, sujet et projet de la raison cavalière de l'Ancien Régime sociopolitique à la société des notables dont de Curnieu expose tout ce qu'il faut savoir en quinze cents pages⁴², de *la connaissance à son application à nos besoins et à nos plaisirs, de la production du cheval aux manières de l'élever*.

La quatrième catégorie retenue dans l'inventaire est sans conteste la moins homogène. Elle rassemble et elle traduit des intérêts équestres divers, de pesanteurs sensiblement différentes et qui relèvent de spécialités et de demandes dont la promotion sociale n'a pas la même force dans le temps. En permanence peut jouer un intérêt pour l'histoire et pour le droit; celui de la fête et d'une certaine manière les loisirs, a certainement varié dans ses formulations, expression des modes, des accès au plaisir esthétique et spectaculaire. Des représentations littéraires et artistiques, fantaisies, romans, pièces de théâtre, recueils de poésie incitent à la contemplation ou à la critique des usages comme à la pensée de l'animai, sa protection et la compassion qu'impliquent passion et distraction, hippophagie et changement des pratiques équestres. C'est le mouvement de la culture réfléchi dans la pensée. L'inventaire doit admettre que la référence aux titres et leur indexation supposent un contexte d'habitude qui rassemble, mais qui masque aussi, les recoupements et des mises en ordre plus fines. Les catégories ne sont pas totalement poreuses, mais elles participent de la façon dynamique dont le champ intellectuel s'est organisé au fil du temps dans l'équilibre des traditions hippiques, militaires, hippiatrices et culturelles, entre *sagesse* et interrogations⁴³. Cette biblio-

⁴⁰ Mennessier de la Lance, *Essai de bibliographie hippique*, cit., t. 1, pp. 336-337.

⁴¹ Digard, *Une histoire du cheval*, cit., pp. 172-173.

⁴² Ch.L.A.H. Mathevon, baron de Curnieu, *Leçons de sciences hippiques générales, ou traité complet de l'art de connaître, de gouverner et d'élever le cheval*, 3 voll., Librairie Militaire, Paris 1855-1860, t. 1, pp. VIII-XV.

⁴³ R. Chartier, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV-XVIIIe siècles)*, Éd. A. Michel, Paris 1996, pp. 107-131 (Bibliothèque sans murs).

thèque n'a jamais existé, c'est un objet imaginaire avec lequel l'historien peut souhaiter comprendre le bagage collectif des sociétés modernes et contemporaines.

Topographie des ouvrages par rapport à des comportements, elle en révèle le mode d'action cohérent et distinctif pour les besoins de l'art équestre, de l'action militaire ou du système productif, hétérogène et plus extérieur dans ce qui relève des sciences, des technologies, de l'économie voire des intérêts historiques, juridiques ou esthétiques que rassemblent toutefois fortement le souci du progrès et de tout ce qui replace chevaux et cavaliers dans le temps, l'espace social, le jeu des apparences. Les variations constatées dans les étapes de la production imprimée comme dans les différenciations géographiques et nationales interrogent simultanément les traditions identitaires et le statut général du livre équestre, expression d'une architecture d'ensemble et besoin de communication plus ou moins ouverte et certainement dépendante des points majeurs de la sensibilisation d'une réflexion collective. On retrouverait cette bibliothèque imaginaire, autrement déclinée, dans les recueils des lieux communs médiévaux et modernes comme dans les dictionnaires et les nomenclatures. De la même façon, l'esprit encyclopédique peut se lire dans un mente ouvrage et l'addition de ses chapitres. Une lecture utilitaire ou esthétique peut en organiser différemment les regroupements. La spécialisation peut en définir plus fermement les contours autour du thème principal.

Ainsi, tous les traités d'art équestre de l'âge moderne rassemblent des principes et des enseignements de base indispensables en préalable, ou en annexe, à la pédagogie du dressage. Ils font place à la connaissance générale des chevaux, des équipements, des soins, ils détaillent les différents usages, des combats aux joutes, du manège au voyage, ils s'interrogent sur l'élevage et le système de l'élevage. La spécialisation thématique entraîne la production et sa consommation. Les manuels du XIXe siècle sont plus nombreux et plus autonomes et moins perméables à ce qui relevait auparavant de la coutume et de l'exigence sociale commune. Ils visent à l'efficacité pédagogique et pour le reste ils peuvent renvoyer à la bibliothèque générale en aval ou en amont de l'art.

La Guérinière, maître d'une tradition après lui indiscutée, écrit

deux ouvrages: *l'École de cavalerie* et les *Éléments de cavalerie*, tous deux visent à former un connaisseur, cavalier capable, bon juge des usages et des moyens et un homme de cheval, cavalier expert et sur la voie des expériences les plus relevées. Tous les deux rassemblent les connaissances authentifiantes, connaissance du cheval, choix et identification, harnachement, nourriture, équitation et dressage, maladies et descriptions anatomiques, traitements, traités des tournois et des fêtes⁴⁴. Les *éléments de cavalerie* répondent à *l'École de cavalerie* en plus resserrés, et avec une présentation différente; déclinés dans des éditions multiples, ils concentrent savoirs et pratiques pour une finalité pédagogique expérimentée dans les académies.

Un siècle plus tard, François Baucher, fixé à Paris, réédite *son dictionnaire raisonné d'équitation* de 1833 où il aborde de multiples questions présentées à travers la taxinomie alphabétique, en 1851, le souci pédagogique y trouve son compte élargi⁴⁵. Mais, de 1834 à 1873, il multiplie les écrits techniques et méthodiques, livres, brochures, œuvres complètes, consacrés à l'exposé de son ambition théorique et à sa justification pratique. *Dialogue sur l'équitation, résumé des principes, passetemps équestres, réponses aux observations de M d'Aure, souvenirs équestres, méthode d'équitation basée sur de nouveaux principes* (Mennessier de la Lance en recense 8 éditions), *œuvres, sur les principes et les moyens* avec un *dictionnaire raisonné sur l'équitation* qui n'est pas publié isolément, mais qui n'est plus descriptif totalement. De La Guérinière à Baucher, c'est l'autonomie et l'unité d'une méthode qui est devenue l'argument principal, le moteur d'une diffusion d'un cercle plus étroit à un milieu plus large.

On peut d'une manière analogue suivre le trajet vétérinaire à travers le *Parfait cocher* de François Alexandre La Chesnaye du Bois, édité en 1744, réédité en 1777, qui est un ramassis de l'art du manège, de l'art équestre pratique de l'art du manège et, de vétérinaire dans un chapitre qui est une copie du *Nouveau parfait maréchal de Garsault* publié en 1741, jusqu'aux grands traités des médecins scientifiques et

⁴⁴ Ph. Deblaise, *L'école de cavalerie ou l'école du livre au XVIIIe siècle*, dans *François Robichon de la Guérinière, écuyer du Roi et d'aujourd'hui*, sous la direction de P. Franchet d'Esperey, Belin, Paris 2000, pp. 67-79.

⁴⁵ Mennessier de la Lance, *Essai de bibliographie hippique*, cit., t. 2, pp. 85-91.

leurs spécialisations anatomique, pathologique et chirurgicale. On les retrouvera avec l'analyse d'un savoir autonome et l'organisation d'un champ disciplinaire, ainsi, Bourgelat et Huzard, Chauveau et Gabriel Colin, plus tard les épigones de Pasteur⁴⁶. Toutefois, le grand *Traité d'hippologie* de Claude Jacoulet et Charles Chomel, réédité encore après la première guerre mondiale, tout en enregistrant les résultats d'un siècle de précisions descriptives et thérapeutiques, rend hommage à la vieille tradition généraliste des hippologues anciens et modernes en répartissant son texte entre description intérieure et physiologie, analyse extérieure, hygiène, soins, harnachement, production chevalière et mulassière. Il rassemble encore les points de vue pour une utilité que la consommation énorme d'équidés moteurs dans la guerre rend précaire et imprévisible à l'aube de la grande rupture économique et militaire des usages du cheval, avec une architecture pluriséculaire.

Cet exemple ne contredit pas le fait que dans l'édition équestre contemporaine, l'accélération de la production s'accompagne d'une plus grande division des spécialistes et d'un choix plus précis des cibles lectorales. Ce mouvement est illustre à l'échelle de la production d'un auteur tel que le comte Aure⁴⁷.

Pour la plupart des connaisseurs, pour les historiens du XIXe siècle, c'est avant tout un écuyer, à Paris, après avoir dirigé le manège de Versailles, à Saumur où il fut écuyer en chef, de 1847 à 1854. Il a été aussi chef d'entreprise, marchand de chevaux et propriétaire éleveur. Sa bibliographie rassemble quatre livres importants: le *traité d'équitation* de 1834, cinq fois réédité avec des variantes, d'illustrations et annexes comme la *lettre sur l'équitation des dames* qui montrent l'adaptation à un public civil et mondain; le *Cours d'équitation* de 1805, à finalité plus précise pour l'École de cavalerie militaire, qui est élargie en 1852, édition où l'on trouve les chapitres essentiels sur l'équitation d'extérieur et les courses, qui connut une dizaine d'éditions jusqu'en 1905, c'est le noyau central de son apport à l'Art.

⁴⁶ R. Hubscher, *Les maîtres des bêtes. Les vétérinaires dans la société française (XVIIIe-XIXe siècles)*, O. Jacob, Paris 1999, pp. 85-99.

⁴⁷ Mennessier de la Lance, *Essai de bibliographie hippique*, cit., t. I, pp. 44-50; G. Guillotel, *L'homme à cheval au XIXe siècle: Antoine d'Aure*, Belin, Paris 1999.

Simultanément, il écrit *De l'industrie chevaline en France*, réédité trois fois, de 1840 à 1847, enfin la *Question des haras et des remontes* en 1845, intervention dans un des grands débats du temps qui s'oppose aux idées du général Oudinot sur ces problèmes. Une quinzaine de brochures, de 10 à 20 pages, reprend ces thèmes autrement, élargit les discussions développant des questions polémiques: la réunion des haras à la guerre, l'équitation des dames, les projets d'école d'équitation, les méthodes de Madame Isabelle.

L'écuyer écrivain a orienté ses réflexions autour de deux directions interdépendantes pour la culture équestre, mais suivies de façons différentes, en dialogue avec la société et la demande, l'économie de la production et de la consommation, l'expertise du dressage avec ses finalités autonomes et appliquées en particulier à l'armée. A sa mort, *l'écuyer inspecteur des écuries* de l'Empereur Napoléon III, en 1863, laisse l'image d'un rude polémiste, mais également d'un homme qui maîtrisait le champ entier d'une culture en pleine spécialisation et en développement actif.

A partir de la production francophone la plus inventoriée et la mieux balisée, on peut cerner les inflexions et les caractères constants ou novateurs, d'une situation dans la vie sociale, des intérêts de la raison cavalière et des pressions collectives qu'elle subit⁴⁸. Entre 1500 et 1900, on recense 358 titres, 5% correspondent à l'art équestre, 16% à l'art militaire, 52% relèvent de la science hippique générale, 25% à des questions juridiques, historiques et esthétiques. Voilà le patrimoine cavalier imprimé et c'est dans le mouvement de son élaboration sur quatre siècles qu'on peut en comprendre l'identité, dessinée par la polyvalence et la particularité des causes et des attentions. Trois temps se marquent avec netteté.

Les étapes d'une production

De la Renaissance aux Lumières, la production cavalière ne dépasse pas 20 titres par an. Cette frontière est franchie après 1750. Sur ces quelques 75 ouvrages du XVI^e siècle, 57% relèvent des marges histo-

⁴⁸ Cfr. Tableau III.

riques, festives, des représentations les plus variées, cavalcades, fêtes, tournois, illustrations politiques et légendaires occupent encore, 50% avant 1700, et 35% avant 1750. A ce moment s'infléchit une vision mobilisée par les rituels monarchiques, le spectaculaire urbain, les joutes héritées des vieux temps, mais qui fait appel à l'évocation des usages antiques, des jeux du cirque, des cavaliers romains, voire des descriptions fabuleuses, mythologiques et merveilleuses, où se mêlent les éloges de l'histoire des amazones, les contes médiévaux. En 1676, Georges Jacques Hacker, gentilhomme d'Autriche (*sic*) publie à Iéna sa thèse de droit qui est certainement la première étude juridique consacrée aux statuts des chevaux suivant coutumes et usages des différents pays. L'ouvrage reste introuvable, mais il a ouvert une tradition. Jusqu'au midi des Lumières, l'inventaire prouve la force d'une vision esthétique et spectaculaire directement articulée sur les manifestations curiales et les principes de la représentation politique à peine touchée par l'histoire et le droit.

Derrière ce premier ensemble, l'élevage, l'hippiatrie, le domaine de l'utilisation générale et particulière, oscillent entre le quart et le tiers de la production imprimée de 1500 à 1750. C'est le temps des grands traités agronomiques modernes et des spécialistes des soins souvent issus de la tradition médiévale, Barthelemy de Granville traduit dès le XIVe siècle, Crescens, Rufins dont les traités manuscrits se retrouvent dans toutes les grandes bibliothèques de l'Europe, Gesner, Héroard le médecin du jeune Louis XIII dont *l'Hippostologie* daté de 1699, Barthole, Beaugrand dont le *Maréchal expert* sera quarante fois édité jusqu'en 1820. Cette vitalité exceptionnelle qui n'est pas unique fait comprendre comment la continuité peut accompagner l'accélération des titres nouveaux. Des circulations internationales sont repérables, celle du traité de Bartlet, traduit de l'original anglais qui, après 1750, connaît dix éditions, est imprimé à Paris deux fois en 1756 et 1757. De même, Garsault ou de Arriques qui prend place dans la librairie troyenne avec son *art de panser*, répondent aux attentes des cavaliers et des cultivateurs à tous les niveaux de la société et partout⁴⁹.

⁴⁹ Don Antonio de Arriques, *L'art de panser et de guérir toutes les maladies des chevaux...*, Veuve Oudot, Troyes 1740, est une sorte d'affiche faite pour être placar-

L'art équestre et la cavalerie se partagent le reste des publications pendant deux siècles avec seulement 7% et 15% en moyenne, ce qui en relativise la force représentative par rapport à l'utilité et aux normes esthétiques et juridiques. Le constat souligne également les écarts de l'action et des horizons de réception de la raison cavalière. Une pondération plus précise des tirages et des diffusions peut seule aider à résoudre ce biais. Dans ces deux registres, on est dans l'effet d'une lecture intensive, un fait d'écriture est d'abord fait de réception et de compréhension, *Lire est une action* pour les cavaliers comme pour tous les lecteurs⁵⁰. Un petit nombre de traités qui circulent et qui sont discutés dans les cercles de spécialistes, maîtres et élèves, professionnels et amateurs, pèse socialement plus dans l'émergence des ruptures. Les écrits des grands écuyers se diffusent sans les cercles de spécialistes et des protecteurs pour lesquels la référence aux principes accompagne sinon oriente, une relation familière, celle du manège, celle des écuries de l'armée et des particuliers, celle des dépôts des haras. C'est ce cadrée d'habitudes qui suit le cavalier lecteur dans sa *Librairie*, à la façon des forces du dehors pour contaminer le dedans comme cela se passe chez Montaigne⁵¹. Le plaisir et le travail s'y traduisent en conscience à partir de textes sinon peu nombreux, mais toujours repris pour obtenir une action efficace en retour. Si le style de lecture dépend des différenciations socioculturelles, de l'accès et des moyens, il varie aussi avec le recours espéré. Les vieux traités d'hippiatrie et leur succès continués longtemps traduisent bien ce rapport, car ils semblent à leur lecteur plus efficaces que les grands livres d'ad équestre dans l'immédiat de leur usage. Le marché enregistreur, à sa façon, ces réponses à l'attente.

Avec le siècle des Lumières, celle-ci se fait plus vive et plus com-

dée dans les écuries, elle est rééditée en 1740 [s.d.] par Garnier et à Paris par Jollain. F.A. Garsault est un polygraphe, collaborateur de la description des arts, son *Nouveau Parfait Maréchal*, Despilly, Paris 1741, est édité une dizaine de fois jusqu'en 1811.

⁵⁰ F. Gaillard, Ch. Grivel (éds.), *L'effet de lecture*, «Revue des Sciences humaines», 177, 1980, 1, pp. 5-6; et J. Leenhardt, *Au principe actif de la lecture*, *ibidem*, pp. 39-45; R. Chartier (éd.), *Pratiques de lectures. Du livre au lire*, Rivages, Paris 1985, pp. 62-88.

⁵¹ Thibaudet, *Montaigne*, cit., pp. 123-139.

plexe⁵². On passe en France d'une production de l'ordre de 60 titres nouveaux par an, de 1700 à 1749, qui est multipliée par quatre jusqu'en 1800. Les recensements de Huth confirment globalement cette accélération, 65 titres avant 1749, 318 après, presque cinq fois plus à l'échelle européenne. L'accélération est plus faible pour les éditions en langue anglaise, quatre fois plus et 100 titres, mais l'anglais fournit 30% du total des éditions, et la France 40% de la production conservée inventoriée. L'Allemagne connaît à peine un doublement avec cinq titres nouveaux par an. La péninsule ibérique passe de 43 ouvrages à 90 doublant faiblement son volume éditorial. La croissance française est incontestablement entraînée par le dynamisme général de la production du livre. On sait qu'elle est mesurée par tous les indicateurs, demandes de privilèges et de permissions tacites, bibliographie rétrospective, registres du dépôt légal. On admet qu'elle se repose sur l'activité des éditeurs parisiens, même si une part de la production francophone est assurée par les éditeurs périphériques et joue des contrefaçons comme des publications clandestines à l'étranger. Les éditions équestres paraissent être totalement engagées dans les déplacements de l'économie bibliographique des Lumières sur lequel il faudra revenir plus avant. Leur impact renforce, car elles se rangent dans leur quasi-totalité dans les connaissances profanes et techniques, la tradition nouvelle des sciences et des arts, à moindre titre que l'histoire et le droit⁵³.

Cette nouvelle assiette du livre équestre met en évidence la croissance des ouvrages consacrés à l'hippiatrie, à l'élevage, à la maréchalerie rationnelle, à la lutte contre les épidémies, tous les instruments d'un progrès de la vie matérielle et savante fonde sur la connaissance de la nature⁵⁴. Ce monde plus humain, plus civilisé accorde aux chevaux deux capacités d'enrichissement, celle qui relève de l'économie et de son support agronomique, celle des savoirs améliorateurs mobilisant les animaux, les sciences médicales et pratiques. Dans ses productions les plus renommées avec Buffon, avec Bourgelat, avec les

⁵² Cf. Tableaux I-V (pp. 108-110).

⁵³ *Histoire de l'édition française*, cit., t. 2, pp. 119-121.

⁵⁴ Furet, *La librairie du royaume de France au XVIII^e siècle*, dans *Livre et société*, cit., pp. 21-22.

cavaliers de l'*Encyclopédie* se retrouvent ces deux aspirations au changement que mobilise la vision administrative et utilitariste des Lumières défendant le luxe et ses effets et leurs applications dans la vision équestre des mondes sociaux⁵⁵. Une partie de ces publications est impulsée, à partir de 1789, par les troubles et les changements portés par l'imagination révolutionnaire, comme par l'expansion de la Révolution en Europe, par les troubles apportés à l'ordre traditionnel et les problèmes de tous ordres posés à l'élevage par la chute des haras et la guerre.

La seconde transformation majeure du XVIIIe siècle intéresse le livre militaire et la cavalerie. Depuis 1750, il compose 27% de l'engagement éditorial que conduisent deux impulsions principales. Celles déclenchées dans le milieu des cavaleries par les échecs enregistrés sur le terrain et les réformes qui tentent de leur porter réponse avec Choiseul et Saint-Germain. A côté des ouvrages sur la manœuvre, les règlements, les instructions, s'inscrivent les chefs d'œuvre de réflexion cavalière, le *Militaire français* de Louis de Bohan, le *Traité de la cavalerie* de Drummond de Melfort. Après 1790, ce sont les questions pratiques, le recrutement, la remonte, qui l'emportent. Ainsi ni l'art équestre, ni les interrogations historiques et esthétiques, juridiques ou diversement mondaines, ne concurrencent les catégories. L'histoire de l'équitation sort des traités pour se développer de façon plus autonome avec les travaux de Fréret, du R.P. Fabrizio, et, la traduction de Xénophon par l'écuyer Dupaty de Clam comme le traité archéologique sur les mors de Philippe Invernizzi. En 1780, Paul Joly de Maizeroy publie la seconde traduction nouvelle de l'hippiatre grec comme Dupaty. C'est un officier, membre de l'Académie des inscriptions, auteur de livres de tactique et de théorie⁵⁶. Si ces inflexions se

⁵⁵ C. Perrot, *L'économie politique et ses livres. Histoire de l'édition française*, dans *Histoire de l'édition française*, cit., pp. 298-306.

⁵⁶ Une histoire rétrospective de l'édition de Xénophon s'insère dans le mouvement d'intérêt général pour domestication et dressage, histoire et utilité actualisée. Mennessier de la Lance a recensé quatre traductions importantes au XVIe siècle de Camerarius père à Tübingen avec 3 éditions, à Henri Estienne à Genève en 1561 avec encore 3 éditions, et Leunclavins en 1519 à Bâle. Il en compte une en 1613 et 1619 seulement au XVIIe, quatre au XVIIIe siècle, au moins sept au XIXe siècle avec P.L. Courier, Dacier (*Essai de bibliographie hip-*

vérifient de façon globale, des nuances apparaissent en Allemagne ou à côté de la montée des ouvrages d'hippologie, d'agronomie, du caméralisme équestre, les traités d'équitation baissent de façon relative et l'art militaire recule en chiffres absolus comme les ouvrages juridiques et historiques. L'Espagne et le Portugal suivent le mouvement français avec de grands traités en médecine vétérinaire et des manuels importants sur les débats de l'art hippique ibérique où s'affrontent la *brida* et la *ginetta*.

La dernière étape de cette évolution coïncide avec l'omniprésence des équidés de 1800 à 1900, voire au-delà: 3 millions de chevaux, 41 millions de Français alphabétisés à 90%, 0,77 chevaux pour dix habitants font le champ potentiel d'une lecture qui s'adapte à tous les besoins. En France, on édite 30 titres par an avant 1850 et 60 après, à peu près autant de 1900 à 1921⁵⁷. Cet accroissement touche une population mobilisée de façon inégale selon ses moyens et selon ses besoins de documentation. En 1891, un petit libraire de province cité par la bibliographie de la France inscrit *l'amour envahissant du cheval et des autres sports*, parmi les raisons qui font baisser ses ventes avec le vélo, le canotage et la chasse, ce qui interroge la poussée lectoriale. Toutefois, les bibliographies générales confirment le mouvement, accroissement de trois fois multiplié avant 1850, et deux fois encore jusqu'en 1900 pour Wells, et Huth, multiplication par quatre avant le Second Empire et presque quatre fois encore avant la Belle Epoque⁵⁸. Une part de l'explication, au-delà d'un rapport général avec les besoins de tous est sans doute à chercher du côté des pratiques de lecture et de leur dévoilement par la présentation matérielle des imprimés comme dans le rapport nouveau produit par le foisonnement des titres et l'évolution des contenus à l'intérieur des catégories qui structurent l'analyse. La mesure brutale masque d'autres manifestations internes⁵⁹.

pique, cit., t. 2, pp. 654-665). On y trouve une géographie humaniste, puis française. On dispose aujourd'hui de Xénophon, *L'intégrale de l'œuvre équestre*, présentée et annotée par Alexandre Blaineau, Actes Sud, Arles 2011, pour une présentation commentée de l'œuvre et des traductions du XIXe siècle.

⁵⁷ Tableau III.

⁵⁸ Cfr. Tableau I, que confirme Wurth Tableau II.

⁵⁹ Dupront, *Livre et culture dans la société française du 18^e siècle*, cit., p. 190.

Dès la période 1800-1850, la *Science hippique générale* confirme sa domination avec 61% de la production saisissable, elle se maintient encore à 50% après. Toutefois, trois orientations orientent son classement particulier, celle de la science vétérinaire, de la zootechnie et l'hygiène d'un cheptel accru et amélioré; celle d'une agronomie confrontée à toutes les exigences administratives, civiles, militaires de l'élevage, devenue *industrie chevaline*; enfin, le monde des techniques, des voitures, des attelages, des constructeurs et des constructions, voire les inventions de la maréchalerie contrôlées, accélérées, par les militaires, les vétérinaires et les entrepreneurs de transports. C'est l'espace intellectuel, technologique et sensible du procès de transformation mis en place par la révolution de l'économie, le dynamisme des transports, la croissance des villes et l'expansion des pratiques culturelles bousculées par la première mécanisation rurale. Elle correspond aussi à l'action des propriétaires fonciers notables et aux implications que soulèvent les nouveaux usages. Des chevaux adaptés exigent plus d'informations, la sélection s'apprend simultanément dans les livres et les écuries, les pratiques agricoles comme la chasse exigent des montures et des attelages plus actifs et plus résistants que la lecture la plus élargie révélée et transmet pour un calcul des rendements comme pour le message des effets distinctifs. Armée, administration, postes, industries, mines, travaux agricoles ont des préoccupations sinon nouvelles, du moins plus précises et plus réalistes, pédagogiques et transmissibles vers les milieux les plus divers de la société. Rappelons pour la vulgarisation la plus large, l'apologie du cheval de trait faite par M. Gertal, le transporteur jurassien aux jeunes héros du *Tour de France* de Bruno⁶⁰; citons pour l'exemplarité scientifique l'ouvrage de Maurice Bixio, administrateur de la compagnie générale des voitures, *De l'alimentation des chevaux dans les grandes écuries industrielles. Cinq ans d'expériences sur une cavalerie de 10.000 chevaux*. Ce neveu du compagnon de Garibaldi, commandant de mobiles en 1870, a été président de la grande société de transport parisienne, membre du conseil municipal et directeur de la Librairie agricole de la *Maison rustique*⁶¹.

⁶⁰ G. Bruno, *Le tour de la France par deux enfants, devoir et patrie, cours moyen*, Belin, Paris 1900, pp. 72-79.

⁶¹ Roche, *La culture équestre de l'Occident moderne, XVIe-XIXe siècles*, cit., t. 1, *Le che-*

Le reste de la production se répartit entre les dimensions festives, historiques et juridiques, 17 à 29%; l'art militaire, 16%, stable relativement, mais dont le volume double en chiffre réel après 1870, enregistrant ainsi l'impulsion du désarroi de la défaite dans l'armée comme dans la société et la mobilisation intellectuelle des officiers. La guerre des masses, la *centaurisation* des troupes, voire du corps social, la régénération adaptée aux évolutions des conditions nouvelles de la bataille de cavalerie⁶². Le lien entre cet ensemble de réflexion sur la reconstruction sociale et morale de la société française et l'histoire des cavaliers est patent, affirmés par la croyance au passé producteur de leçons, de modèles à égales comme à suivre dans la réinvention des fêtes et les manifestations de la distinction sociale. Le roman s'empare souvent de l'argumentation ouvert, détaillée dans des livres d'anecdotes, de curiosités et d'illustrations mondaines. Le *Chic à cheval* de Louis Vallet, *Histoire pittoresque de l'équitation*, avec 300 illustrations, dont 50 en couleurs, édité par Firmin Didot en 1891, fait le lien entre ces différentes impulsions⁶³. La part de l'art équestre avec cependant 250 titres et un écho politique et mondain retentissant ne correspond plus qu'à 5% de l'ensemble, mais c'est en cent ans cinq fois plus de titres que dans les trois siècles précédents. L'ensemble des bibliographies rétrospectives confirment ce constat: en Espagne, sur une production de 339 titres, l'art équestre ne compte plus que pour 8% et la cavalerie 5%, la science hippique 80%. En Angleterre, elle domine aussi avec 75% des 580 ouvrages recensés par Wells pour le XIX^e siècle et pour les deux tiers des 793 titres certainement recensés par Huth. Leur inventaire donnerait des résultats analogues pour les publications allemandes. La mise en livre des chevaux dans la culture européenne a suivi, partout, une pente analogue où l'on mesure la place primordiale qu'ils ont occupé en permanence, mais aussi le

val moteur, cit., pp. 118-120 et 311-312; Mennessier de la Lance, *Essai de bibliographie hippique*, cit., p. 125.

⁶² Grange, *Le cheval oublié*, cit., pp. 276-289 et 333-340.

⁶³ L. Vallet, *Le chic à cheval. Histoire pittoresque de l'équitation*, Librairie de Firmin-Didot et C.^{ie}, Paris 1891. Le dernier chapitre du livre, XVII^e, rassemble les lieux communs de la bonne société confrontée aux transformations de la cavalerie et des usages mondains et s'achève sur une comparaison des termes, des modes et des habitudes militaires mondiales.

changement des équilibres induits par leur position et sa mutation dans les relations sociales et les conditions de leur utilité.

Le resserrement par la spécialisation professionnelle s'est accompagné d'un mouvement d'expansion des savoirs pratiques, massivement, et théorique, de manière plus sélective. On a pu en apprécier les dimensions politiques, mais il reste à en comprendre les mécanismes sociaux où les effets de lecture sont souvent décisifs. L'opinion publique s'y intéresse de multiples façons et par cercles successifs d'un engagement où se croisent status, moyens, distinction, mais aussi professionnalisme et honneur du travail. C'est cette architecture générale où l'art équestre et la cavalerie composent la partie maîtresse et dominante idéologiquement que nourrissent les apports de la science hippique générale et qu'agrémentent l'apport ludique et l'histoire; c'est une même structure qui traverse les identités nationales avec des nuances, mais partout un système comparable et attractif qui semble jouer le même rôle que la physique des particules pour l'organisation de la matière. On en perçoit l'écho partout et plus particulièrement dans tous les débats entre l'opinion et la société. On a oublié qu'en 1887, le *Cavalier Miserey*, soldat romanesque du 21^e chasseur, mis en roman par Abel Hermant, a soulevé par son amère critique de la vie cavalière un scandale national qu'on ne peut imaginer et comprendre si on ne se réfère pas aux conditions sociopolitiques des rôles cavaliers comprises et discutées par les auteurs et les lecteurs.